

Pourquoi prendre le point de vue animal ?

Éric BARATAY*

Résumé : Les sciences humaines en général, l'histoire en particulier développent depuis trente ans une approche strictement humaine du sujet « animal », n'évoquant quasiment que les hommes, oubliant l'autre pôle de la relation que sont les animaux, les transformant en simples objets ou prétextes à étude. Cette contribution entend montrer qu'il faut passer du côté des animaux pour comprendre ces acteurs à part entière et pour bien étudier leurs relations avec les hommes. Après avoir présenté les aspects méthodologiques de cette approche, elle développe l'exemple de la Première Guerre mondiale, où de nombreux animaux ont été employés, où leurs utilisations, les réussites, les échecs et leurs relations avec les soldats ne peuvent bien se comprendre sans adopter le point de vue animal, sans bâtir une véritable histoire *animale*, complétant l'histoire humaine des animaux.

Mots-clés : animaux, éthologie, histoire, Première Guerre mondiale, relations hommes-animaux

Ce texte n'est pas un article programmatique, mais une sorte de justification d'études déjà réalisées et publiées à propos des chevaux de mine, des vaches laitières, des taureaux de corrida, des chiens de compagnie, des animaux en guerre, auxquelles je renvoie le lecteur (Baratay, 2012a, 2013) pour des analyses approfondies. Ces travaux sont nés de la constatation que, depuis l'ouverture du chantier « Animaux », les sciences humaines et sociales en général, l'histoire en particulier développent un intérêt quasi exclusif pour

* Éric Baratay est professeur d'histoire contemporaine à l'Université Jean Moulin Lyon 3.

son versant humain, c'est-à-dire pour les utilisations, les actions et les représentations humaines. Ces approches me sont apparues insatisfaisantes, après les avoir beaucoup pratiquées, parce qu'elles ont créé puis entretenu un *trou noir* au centre de leur propos : les animaux en tant qu'êtres vivants, souvent oubliés ou transformés en simples prétextes d'étude, en purs objets sur lesquels s'exerceraient sans conséquence les représentations, les savoirs et les pratiques des hommes. Ainsi, l'histoire des animaux développée depuis trente ans est en réalité une histoire humaine des animaux, où ceux-ci, en tant qu'êtres réels, n'ont guère de place. Nous faisons comme si le champ des relations entre les hommes et les animaux se réduisait à un pôle unique (les hommes) et un sens unique (des hommes vers/sur les animaux), ce qui fait oublier ou écarter une bonne part de sa réalité et de sa complexité.

Tenir compte du versant animal

Il est nécessaire de sortir de cette approche largement redevable des conceptions philosophiques occidentales, ayant l'énorme inconvénient d'appauvrir le thème pourtant dialectique des hommes et des animaux. Il faut se pencher, au contraire, sur l'influence des animaux dans les relations avec les hommes, sur leur véritable rôle d'acteurs, alors que l'éthologie de terrain, l'éthologie appliquée (Boissy, Pham-Delègue et Baudoin, 2009) et l'éthologie cognitive insistent de plus en plus, au moins pour certaines espèces, sur le comportement d'individu, voire de personne de chaque animal, sur les sociabilités et les cultures de leurs groupes (Lestel, Brunois et Gaunet, 2006 ; Despret, 2007 ; Christen, 2009), rendant de ce fait de plus en plus intenable les approches purement humaines. D'autant que les documents historiques montrent bien, si on ne rejette pas cet aspect dans l'anecdotique, si on veut bien le regarder de près, que les hommes ont vu, deviné, estimé les agissements des animaux, qu'ils ont réagi, agi, pensé en conséquence, qu'il n'est donc pas possible d'ignorer ce sens inverse de la relation hommes-animaux.

Une réflexion sur l'animal acteur est apparue en sciences humaines et sociales à partir de la fin des années 1980, dans le sillage de leur retour général à l'acteur (Touraine, 1984), d'abord pour regretter les analyses strictement humaines et souhaiter des

approches plus équilibrées (Ingold, 1988 ; Baratay et Mayaud, 1997 ; Fudge, 2002), ensuite pour étayer la possibilité d'envisager ainsi les animaux (Arluke et Sanders, 1996 ; Haraway, 2003, 2009 ; Lestel, 2004) et leurs modes d'action, du plus passif au plus actif, ainsi que leurs interactions avec les hommes (Callon, 1986). Mais force est de constater qu'au-delà de ces réflexions, les réalisations novatrices sont encore rares (Sanders, 1999 ; Goode, 2007 ; Vicart, 2014). Et ces auteurs ont fait le choix de se tenir à égale distance entre les hommes et les animaux pour estimer leurs interactions.

J'ai proposé dans mes études de se placer totalement du côté des animaux pour *plus* (je n'écris pas *mieux*, car ce serait déprécier les travaux existants) comprendre les situations, toujours plus complexes qu'on ne croit. Il s'agit d'abord de *plus* connaître ces êtres-acteurs vivants qui méritent en eux-mêmes d'être étudiés pour eux-mêmes, notamment leur vécu (c'est-à-dire leurs manières physiologiques, psychologiques, comportementales de vivre et de ressentir des conditions, des circonstances, des événements), en postulant que ce sont, au moins pour les espèces étudiées, des acteurs complets et complexes, agissant même comme des individus singuliers. Il s'agit ensuite, par effet retour, de *plus* comprendre les relations avec les hommes. Passer du côté des animaux, c'est essayer de se mettre à côté d'eux pour adopter leur point de vue géographique, comprendre ce qu'ils vivent, subissent, comment ils agissent, réagissent ; c'est aussi essayer de se projeter en eux pour déceler leur point de vue psychologique, ce qu'ils voient et ressentent. Ce n'est évidemment qu'une intention, un effort de projection, une méthode, comme l'ont fait des naturalistes, des chasseurs, des taxidermistes, des éthologues, mais qui aide à se décentrer et qui peut apporter beaucoup, comme les ethnologues essaient de le faire depuis longtemps. Une réflexion philosophique a récemment émergé à propos de ce « versant animal » (Bailly, 2007 ; Despret, 2010, 2012), mais les réalisations sont encore plus rares (Kohler, 2012b).

Les miennes ont nécessité d'élargir la définition de l'histoire, de science des hommes dans le temps à science des êtres vivants dans le temps, et de l'histoire culturelle. Comme les autres sciences humaines et sociales, l'histoire n'a pas vocation naturelle à être cantonnée à la seule analyse des discours pour, au mieux, décrire les représentations, voire pour prévenir les sciences de la nature des

pièges des lectures humaines et leur permettre de mieux accéder à la réalité des bêtes. Ce travail est nécessaire, mais le triomphe des lectures culturelles a transformé ce préalable indispensable en finalité indépassable. Il faut dépasser le déconstructivisme culturel, qui voudrait cantonner les sciences humaines et sociales à un travail de mise à plat des discours, considérés comme la seule réalité observable, et repartir à la recherche de réalités en s'aidant du concept de « savoirs situés » (Haraway, 2009), qui permet de bâtir une connaissance sans être ignorant ou dupe de son contexte d'élaboration.

Passer du côté des animaux suppose aussi de recourir à d'autres sciences : l'écologie, pour reconstituer les milieux et comprendre leur influence sur les animaux, comme certains l'ont initié (Walker, 2008 ; Fabre et Alleau, 2009), les neurosciences, à propos des capacités cognitives des animaux, et l'éthologie, pour aborder leurs comportements, ce qui n'avait pas été entrepris, mais avec le problème du choix de la lecture éthologique, vu l'extrême divergence des interprétations selon les écoles successives ou concurrentes (Laland et Galef, 2009) qui livrent des portraits différents des animaux, en particulier des vertébrés, soit des organismes peu à peu dressés à réagir, des vivants génétiquement conditionnés, des machines traitant des problèmes, des êtres conscients, des sujets porteurs de subjectivité, etc. Par ailleurs, la plupart des interprétations n'envisagent les animaux qu'au niveau des espèces, n'intégrant pas les dimensions sociales et individuelles. Il faut donc faire attention de recourir aux plus audacieuses, notamment la récente éthologie cognitive qui accorde plus en capacités mentales aux animaux, et à celles qui sont prêtes à les penser à plusieurs niveaux : spécifique, social, individuel (Kreutzer et Vauclair, 2004). Car on voit et on comprend plus de choses, on donne plus de complexité à la réalité, qui l'est toujours plus qu'on ne le pense, en ne refusant pas à l'avance des capacités aux animaux, en se donnant ainsi la possibilité de les chercher, de les déceler et de voir ce qu'elles entraînent dans la relation entre les hommes et les animaux.

Dans sa quête d'une histoire animale complexe, à plusieurs temps et plusieurs niveaux, avec des animaux suffisamment individualisés, acteurs, sujets, dans des groupes aux sociabilités importantes, et pour lesquels les interprétations strictement

biologiques ne semblent plus suffire de l'avis de certains éthologues (Lestel, Brunois et Gaunet, 2006), l'historien aurait aussi besoin d'une coopération des sciences zoologiques avec les sciences humaines et sociales, notamment l'ethnologie, la sociologie, la psychologie, qui ont l'habitude de travailler sur des groupes, des familles, des individus, de manier les concepts de « sociabilité », d'« action », de « personne », de « sujet », qui ont développé des méthodes d'analyse à cette fin. Cela en reste encore aux prémices (Lescureux, 2006 ; Porcher et Schmitt, 2010 ; Vicart, 2010 ; Servais, 2012 ; Kohler, 2012a), mais, comme l'histoire, les sciences humaines et sociales devraient s'élargir aux autres vivants, tandis qu'il faudrait reconfigurer les sciences dites de la nature en sciences du biologique et celles dites de l'homme et de la société en sciences du culturel, les deux parties dialoguant à propos des hommes et d'autres espèces animales.

Cela suppose d'abandonner la conception occidentale, historiquement construite (Fontenay, 1998 ; Derrida, 2006 ; Baratay, 2011b ; Burgat, 2012), d'animaux passifs pour celle d'êtres sentant, éprouvant, réagissant, s'adaptant, changeant, voire à poser comme hypothèse que les animaux ne sont pas seulement des acteurs influençant les hommes, mais aussi des individus, voire des personnes, même des sujets. Ces idées ne sont plus taboues (Christen, 2009) et doivent être éprouvées sur le terrain, mais en laissant une souplesse aux définitions. Il faut se garder de partir de concepts bien (trop) définis pour vérifier ensuite leur réalité chez les observés, car on les configure alors toujours dans la version qu'on connaît le mieux, c'est-à-dire dans la forme humaine, voire européenne, et même d'une époque donnée, ce qui nous fait tomber dans les pièges de l'ethnocentrisme et de l'anthropocentrisme. Il faut prendre conscience que nos concepts ne sont que situés : dans le temps, comme le montrent les historiens (Baratay, 2003), dans l'espace, comme le prouvent les ethnologues (Descola, 2005), et parmi les vivants, comme des éthologues commencent à le dire (Lestel, 2001).

Ce n'est pas tomber dans le piège inverse de l'anthropomorphisme que d'expérimenter des concepts forts auprès des animaux ni verser dans l'impressionnisme flou que d'accorder une souplesse et une variabilité à ces concepts d'investigation. C'est manier un utile anthropomorphisme de questionnement (Veissier et

Boissy, 2000 ; Armengaud, 2001 ; Kreutzer et Vauclair, 2004 : 159) permettant de regarder avec curiosité, de poser des questions fortes et d'expérimenter des concepts forts, de voir sans prévention, sans qu'il soit prolongé en anthropomorphisme de conclusion faisant plaquer l'humanité sur les animalités, niant leurs spécificités. C'est laisser aussi le plus de potentialités à des animaux qu'on connaît encore très mal. C'est se permettre de voir et d'accepter la diversité des mises en œuvre et des intensités des facultés pour finalement adopter des définitions élargies, décentrées par rapport aux premières. Cela est maintenant admis pour les capacités physiques (ainsi, nous savons de nos jours que beaucoup d'espèces ne voient pas le monde comme nous, mais nous n'en déduisons plus qu'elles n'ont pas la vue), alors que nous sommes encore réticents à le faire pour les facultés mentales parce qu'elles servent à nous prévaloir. Cela suppose d'abandonner l'anthropocentrisme, faisant définir les concepts à l'aune de l'humanité, conduisant souvent à les récuser pour les animaux, à refuser de regarder, d'analyser, d'accepter de leur côté, donc à clore la recherche avant de l'entamer.

Il faut dès lors sortir de la question vaine, puérile et faussée de la distinction entre l'homme et l'animal, dans laquelle des philosophies et des religions nous ont enfermés depuis 2500 ans. Vaine, car elle oppose une espèce concrète, « l'homme », à un concept, « l'animal », qui n'existe pas dans les champs ou les rues, qui n'est qu'une catégorie masquant la réalité de la multiplicité des espèces. Puérile parce que la question de la différence entre une réalité, l'homme, et un fantôme, l'animal, n'a jamais servi à connaître les divers animaux, mais à permettre aux humains de se prévaloir. Faussée, car on connaît encore très mal les animaux (qu'on ne tient même guère à connaître, préférant souvent les stéréotypes commodes sur l'animal) et on établit les différences sur des croyances en confondant l'investigation avec un discours de domination. Tenir compte des animaux, ce n'est pas rabaisser l'homme et confondre : c'est penser les multiples espèces, dont l'espèce humaine, non en termes de supériorité et de hiérarchie, mais de différence, de spécificité et de richesse de chacune.

Ceci dit, et pour revenir à l'histoire, il faut déborder, je ne dis pas abandonner, l'histoire humaine des animaux et construire une véritable histoire animale leur octroyant une place centrale dans

leur histoire et leur donnant un statut d'acteurs agissant, influençant les relations qu'ils entretiennent avec les hommes, et les humains eux-mêmes.

L'exemple de la Première Guerre mondiale

La Première Guerre mondiale, prise au niveau international du front Ouest, est un bon exemple. Beaucoup d'animaux ont été enrôlés dans ce conflit : environ 11 millions d'équidés, 200 000 pigeons voyageurs, 100 000 chiens (ces estimations sont très approximatives). Nous sommes enclins à trouver cela surprenant, anachronique, certainement secondaire, voire anecdotique, mais ce serait faire une erreur. Pour vaincre dans une guerre dévoreuse, les parties mobilisent toutes leurs forces, toutes leurs ressources, sans les cataloguer d'anciennes ou de nouvelles comme nous le faisons en ayant le recul d'un siècle, en jugeant au lieu de comprendre. D'autant que les hommes, les machines et les bêtes se complètent plus qu'ils ne se concurrencent, et plus cette guerre dure, s'amplifie, exige, plus elle a besoin d'animaux. D'ailleurs, le sort des hommes et de la guerre est étroitement lié au travail de ces animaux, comme le déclare l'empereur Guillaume II lors d'un discours d'août 1914 : « Nous allons nous défendre jusqu'au dernier souffle de nos hommes et de nos chevaux » (Patte, 2005, vol. 1 : 17).

Pourtant, ces animaux ont été oubliés par l'historiographie de la Grande Guerre, même celle évoquant les combats, la violence et les souffrances. En revanche, des amateurs, au bon sens du terme, moins contraints par le contexte universitaire, se sont intéressés au sujet à partir des années 1970, surtout dans les pays anglo-saxons, et leur production littéraire croît jusqu'à nos jours, avec la disparition des vétérans et l'approche du centenaire (Osman et Osman, 1976 ; Van Emden, 2010). Cette production reflète un questionnement social croissant, illustré par l'organisation de grandes expositions à Londres en 2005 (Gardiner, 2006) et à Bruxelles en 2010, par le succès de livres pour enfants (Morpurgo, 1982) et la sortie de films (Steven Spielberg, *War Horse*, 2011).

La plupart des amateurs se focalisent sur l'utilisation humaine de ces animaux, en gardant le point de vue des sources humaines disponibles. Cependant, certains, en nombre croissant, insistent sur leur condition de victimes, de héros oubliés, en participant au

phénomène social de victimisation des combattants, commun à toute l'Europe, commencé pour les hommes, étendu ici aux animaux, mais sans arriver à retourner les documents, les lectures, les analyses, en restant donc sur le versant humain (Boissy, 1994 ; Butler, 2011 ; Fabi, 2012). Ils rejoignent ainsi les quelques historiens professionnels arrivés récemment au sujet, qui focalisent sur les utilisations et les représentations humaines, donc sur la mobilisation de toutes les forces et la création d'une culture de guerre (Baldin, 2007b ; Pöppinghege, 2009 ; Hediger, 2012 ; Nocella, Salter et Bentley, 2014). Ces approches sont évidemment honorables et justifiées, mais la mienne est contraire en focalisant l'attention et la recherche sur les animaux.

Pour cela, il faut des témoignages. Les animaux ont bien témoigné, mais d'une manière éphémère, par exemple en résistant ou en mourant, et il est nécessaire d'utiliser les documents humains. Pas tellement les archives militaires, qui focalisent sur les organisations et ne disent pas grand-chose des vécus, même pour les hommes, encore moins pour les bêtes, mais plutôt les témoignages des combattants. Certains parlent beaucoup des animaux (Genevoix, 1950 ; Köppen, 1930) et il faut éviter de rejeter leurs dires en les accusant d'émotivité mal placée ou de sensiblerie projetée : il faut plutôt penser qu'ils regardent et relatent une réalité même s'ils la voient plus ou moins bien avec le poids de leur culture, comme tous les témoins. La question de la valeur de ces récits, qui a beaucoup préoccupé les historiens ou des littéraires (Rasson, 2008 ; Schoentjes, 2008, 2009 ; Schoentjes et Mulder, 2009 ; Schoentjes et Lévy-Bertherat, 2010) désireux d'aborder le vécu et l'imaginaire des soldats et qui ont souligné les divergences des témoignages selon les moments, les milieux, les opinions, la nature des écrits, n'est pas très pertinente pour les animaux, car il n'y a guère de différence à leur propos selon ces critères.

L'autre source importante est la littérature des vétérinaires au front, qui écrivent pendant et surtout après le conflit, qui apportent beaucoup d'informations sur les voyages, les adaptations, les souffrances, la mortalité des animaux (Galtrey, 1918)¹, mais avec l'énorme inconvénient qu'ils parlent surtout des équidés,

¹ Ces documents ont donné lieu à quelques études du côté humain (Hönel et Tschachler, 2006 ; Wese, 2009), voire du côté animal (Jeanjot-Emery, 2002).

principalement des chevaux, et guère des chiens, des pigeons, des ânes qu'ils soignent moins aussi, notamment en France et en Italie. La distorsion s'explique en grande partie par le statut culturel très privilégié du cheval (Roche, 2011). Pour compenser, il faut utiliser des témoignages de civils, notamment ceux qui ont incité les militaires à utiliser des chiens ou des pigeons (Méglin, 1920 ; Richardson, 1920), ou encore utiliser les photographies qui permettent de confirmer des affirmations littéraires qu'on pourrait trouver exagérées, comme l'enlèvement complet des équidés dans les trous de boue des Flandres, d'entrevoir des conditions animales, voire de faire sortir des présences de l'oubli.

Tous ces documents sont évidemment sujets à caution et il peut sembler paradoxal de les utiliser pour retracer les faits et gestes d'animaux, d'autant plus que les hommes ne s'intéressent qu'à quelques espèces et quelques aspects pour lesquels ils n'ont retenu que ce qu'ils pouvaient et voulaient voir, en déformant avec leur imaginaire, leurs intérêts, leurs certitudes d'une espèce, d'une société, d'une époque. Mais ces problèmes se posent tout autant pour l'histoire humaine où l'on doit souvent passer par des intermédiaires, par exemple pour les paysans longtemps silencieux, et toujours décrypter les grilles culturelles. Ici, la difficulté est plus grande, mais pas radicalement différente. Elle ne doit pas faire renoncer à retrouver une réalité et pousser à se contenter des discours humains sur les animaux. L'étude des discours et de leurs conditions de production est une nécessité indispensable, mais ne doit pas être un horizon indépassable.

Ces documents doivent être retournés pour être bien déchiffrés du côté des animaux, en inversant la structure du récit, en retenant des détails mis au second plan, voire en lisant entre les lignes, ce qui veut dire retourner aussi la réflexion et l'écriture de l'historien, de manière à bien considérer les animaux comme des acteurs agissant, non des objets subissant, et mieux réaliser, comprendre, poser des questions supplémentaires. Il faut aussi croiser ces données avec les savoirs des sciences zoologiques ; croiser et non pas contrôler, car cela supposerait que les combattants regardaient ou connaissaient moins bien les animaux que les savants actuels, ce qui est vrai pour certains points, faux pour d'autres. Ces croisements s'avèrent différents selon l'état des sources et des sciences zoologiques, faisant atteindre des niveaux différents

d'information, allant du certain à l'hypothétique, en passant par le probable.

Le premier type de croisement concerne les aspects pour lesquels il existe des documents et des indications d'époque ainsi que des informations zoologiques récentes. C'est le cas de l'achat de mustangs américains par des vétérinaires français. Ces derniers notent les regards inquiets, les écrasements sur les jarrets, le tremblement général, les naseaux retroussés ; or, ces indications correspondent à ce qu'on sait aujourd'hui du stress des chevaux (Monpert, 1925 : 25 ; Boureau, 2003 : 61–66) ; il est donc possible de compléter les informations d'époque par les connaissances actuelles sur ces chevaux presque sauvages, habitués à vivre en groupe, loin des hommes, très perturbés par le maniement humain, la séparation d'avec leurs congénères et qui connaissent en conséquence une forte mortalité lors du transport vers l'Europe (Baratay, 2013).

Le deuxième mode de croisement concerne les cas où l'on n'a pas d'indications d'époque pour les animaux, seulement pour les hommes, mais cela permet tout de même de déduire les situations animales en les croisant avec les connaissances actuelles. Tel est l'exemple des chevaux réquisitionnés à l'été 1914. On n'a guère de descriptions de leur état ; en revanche, des textes évoquent l'émoi des paysans donnant leur bête et les recommandations qu'ils font sur les manières de traiter et de conduire les chevaux (Baldin, 2007a : 17). Cela renvoie à la place privilégiée de ces animaux dans la société occidentale, au « confort » qu'ils connaissent, à la relation étroite entretenue entre ces hommes et ces animaux (Roche, 2008 ; Baratay, 2011a ; Baldin, 2014). Or, les chevaux réquisitionnés se retrouvent manipulés durement par des hommes inconnus, entassés avec des congénères inconnus, laissés au froid et à l'humidité des nuits et de la pluie. Ils vivent un fort stress dont le résultat (une difficulté d'adaptation et une forte mortalité) apparaît dès l'automne (Baratay, 2013).

Un autre exemple est celui des charges de cavalerie, sur lesquelles Français et Britanniques mettent une grande part de leurs espoirs de victoire, mais qui sont brisées, rendues inutiles par les mitrailleuses allemandes dès l'été 1914 et qu'on juge maintenant absurdes, révélatrices de l'incurie des états-majors parce qu'on ne tient pas compte du facteur animal. Aucun texte n'évoque le

ressenti des chevaux, mais certains parlent du vécu des cavaliers : le difficile contrôle du cheval, l'impossibilité de voir à cause de l'entassement et de la poussière soulevée, l'étouffement que celle-ci provoque, la confusion en raison des bruits autour, la peur... (Köppen, 1930) Céline, pourtant cuirassier aguerri depuis 1912, le dit bien : « dans la [cavalerie] lourde, ce n'était pas le cavalier qui comptait, mais le bourrin. C'est le cheval qui charge. Allez donc arrêter un cheval qui s'emballe, entraîné par les autres ! Et, à plus forte raison, lui faire faire demi-tour, si la peur vous prend au ventre ! Le bonhomme n'a plus qu'à s'efforcer de rester dessus et à donner de grands coups de sabre à droite et à gauche pour dégager ses abords » (Alliot, 2011 : 137).

On peut en déduire des indications pour les chevaux en tenant compte de leur mode de perception du monde esquissé par l'éthologie et les neurosciences actuelles (Leblanc, 2010). Ils ressentent de moins en moins le contrôle humain et gagnent une indépendance de mouvement qui pourrait les inciter à dévier à mesure qu'ils perçoivent des bruits, des cris, des odeurs suscitant la peur, mais ils sont entravés par leur faible vision, restreinte aux flancs des voisins, aux croupes des prédécesseurs, au terrain juste devant, et par le fait qu'ils reçoivent encore plus de poussière dans les yeux et les naseaux, alors qu'ils doivent de plus en plus se focaliser sur les obstacles multipliés à terre (corps d'hommes et de bêtes) pour les éviter. Les chevaux continuent donc à galoper sous l'effet de groupe, très important pour ces animaux grégaires, d'où la nécessité de charger serré afin d'éviter qu'ils prennent individuellement peur, s'arrêtent, retournent. Cette disposition est suicidaire face aux mitrailleuses, mais bel et bien obligée, et l'on voit à quel point les soldats dépendent des animaux et que leurs attitudes sont déterminées par celles des bêtes.

Enfin, dernier type méthodologique : aucune indication d'époque, mais un savoir actuel. Ainsi, rien n'est dit du ressenti des chiens lors de leur réquisition. On pourrait leur appliquer le stress et l'anxiété de la séparation, vécus par les chiens actuels et bien décrits par les éthologues ou les vétérinaires (Béata, 2004). Mais il faut être prudent dans ce type de croisement. Car les liens entre les maîtres et les chiens n'étaient pas aussi forts en 1914 qu'à notre époque, même pour les chiens de compagnie du monde bourgeois (Baratay, 2012a : 277-313). Il n'est donc pas évident que l'anxiété

de séparation ait été vécue de la même manière et avec la même intensité parmi les chiens du début du XX^e siècle.

La possibilité d'une analyse plus complexe

Ces exemples de croisements montrent déjà ce que les sciences dites humaines, ici l'histoire, et les sciences dites de la nature, ici zoologiques, peuvent s'apporter mutuellement en permettant une compréhension plus grande des relations humano-animales et des attitudes humaines. Cela permet aussi de voir des aspects ignorés ou mal interprétés des hommes de 1914, qui ont souvent donné lieu à des incompréhensions réciproques avec les animaux. Tel est le cas du fréquent refus des équidés nouvellement réquisitionnés d'entrer dans les wagons ou dans les camions. Cela conduit les soldats à les qualifier de « bêtes », à se grouper jusqu'à six ou sept pour les tirer, en utilisant une bande de cuir allant d'une épaule à l'autre en passant par la croupe, et à manier la violence (Barbusse, 1972 : 122). Or, l'attitude de ces chevaux s'explique par leur vision, mieux connue de nos jours : étroite en hauteur, mais très panoramique en largeur, d'un flanc à l'autre ; ils ont donc l'impression qu'on veut les précipiter contre un obstacle, alors que la voie est libre autour (Leblanc et Bouissou, 2003 : 71).

Un autre exemple concerne l'abreuvement des chevaux à l'été 1914. Ils ne boivent pas assez, souvent qu'une fois la nuit (Van Emden, 2010 : 40-41) et cela provoque une mortalité importante. On peut invoquer les nécessités de la guerre de mouvement, qui limite les possibilités de les nourrir et de les abreuver, et la négligence des hommes, qui est réelle, mais la situation est confortée par un aspect particulier, inconnu des hommes et même des animaux : on sait maintenant que les chevaux connaissent une forme de déshydratation qui ne provoque pas une soif importante (Le Coz Bunel, 2006 : 60-61), ce qui signifie que les chevaux de la guerre n'ont sans doute pas manifesté suffisamment leur besoin de boire. Autrement dit, ces exemples montrent que les relations humano-animales fonctionnent mal lorsque les hommes ne regardent pas les animaux, ne les comprennent pas, ou lorsque les animaux ne « parlent » pas aux hommes, donc que ces relations ne sont pas de simples utilisations, où n'entreraient en jeu que des

représentations, des projections et des impositions humaines, mais des collaborations, faites d'interactions réciproques.

Encore faut-il que les animaux veuillent collaborer ou s'habituent à cela. La guerre montre ainsi la capacité des chevaux à s'habituer au transport, à réduire peu à peu leur stress pour monter dans les wagons, mais elle montre aussi la longue résistance des mustangs américains, qui restent récalcitrants et se rebellent durant la traversée de l'Atlantique, le temps du dressage puis le service dans les armées, en perturbant les compagnons d'attelage et les conducteurs qui manient alors volontiers la violence. Il en est de même pour beaucoup de chiens. Pas tellement côté allemand ou autrichien (Toderò, 2011), où leur dressage avait commencé tôt, mais côté français où l'on improvise en réquisitionnant surtout des chiens de fourrière et de la SPA, c'est-à-dire des chiens errants qui n'ont pas les mêmes comportements que nos chiens de compagnie, qui n'ont guère envie de collaborer avec les hommes, qui se montrent rétifs au dressage puis au travail (Méglin, 1920). À l'inverse, la guerre donne des exemples de ce qu'on peut faire faire à des chiens enclins à collaborer, comme les chiens sentinelles, dont l'emploi se développe à partir de 1915 dans les tranchées, qui apprennent à guetter l'ennemi en utilisant leur flair et leur ouïe.

La collaboration suppose une mutuelle compréhension, comme l'illustre l'exemple des chiens belges tractant des mitrailleuses lourdes, dont l'échec est rapide en 1914, car leur emploi suppose une connaissance de ces animaux et surtout une empathie que n'ont pas les soldats belges affectés à ce service, des paysans, des ouvriers, des artisans issus d'un monde populaire n'ayant pas cette relation avec les chiens. Ils ne comprennent pas leur caractère et leurs besoins physiologiques, les détellent et les démusellent rarement, ne les nourrissent et ne les abreuvent pas assez, ne les rassemblent pas toujours bien en paire, ce qui suscite du stress et de l'agressivité entre chiens. Ceux-ci aboient beaucoup pour manifester leurs émotions, leur fatigue ou leur résistance, notamment à l'arrivée en première ligne, faisant ainsi découvrir leur présence et déclenchant de violents bombardements allemands qui les mettent rapidement hors d'usage (Deauville, 1917 : 109 ; Beaufort, 1992 ; Baratay, 2013 : 72).

L'incompréhension peut venir d'un côté ou de l'autre. Ainsi, la conception des animaux-machines, très développée au XIX^e siècle

par les zootechniciens, a une telle prégnance parmi les états-majors, notamment en Allemagne et surtout en France, où l'on parle de « cheval-moteur », où l'on est persuadé que les chevaux sont mus par une sorte d'énergie naturelle inépuisable, qu'elle conduit à exiger bien plus que ce que les animaux peuvent donner, notamment à surestimer les capacités journalières de marche des équidés et, plus largement, leurs possibilités physiologiques, en demandant 60 à 100 km par jour, plusieurs jours de suite, pendant l'été 1914, voire lors des offensives de 1918, alors que des expériences d'avant-guerre avaient montré qu'il ne fallait pas dépasser 30 km par jour, entrecoupés de beaucoup de repos, ce qui provoque l'épuisement, l'arrêt définitif, l'abandon et l'agonie sur place de nombreux chevaux (Lardeyret, 1925 : 29-30).

D'autre part, des demandes humaines différentes suscitent des réponses différentes des animaux. Tel est le cas des chiens messagers, qui prennent de plus en plus d'importance au cours de la guerre. Or, l'apprentissage et donc le travail de ces chiens varient selon la conception nationale de ces animaux. Les Britanniques ont une approche individuelle, en faisant attention aux individus canins, à la spécificité de chacun, et en portant une attention particulière à l'attitude des conducteurs et à l'attachement entre hommes et chiens. De fait, il y a moins d'échecs de dressage qu'en France, car on sait mieux tirer parti des capacités différentes de chacun. D'autre part, l'apprentissage passe par une liaison très forte entre le maître conducteur et le chien qui, séparé de lui et emmené en première ligne, cherche à le rejoindre à l'arrière tout en portant un message. Ces chiens se débrouillent donc vite pour aller du front à l'arrière, en prenant des initiatives, en sachant retrouver leur maître, même, dans certains cas, s'il a changé de lieu entre-temps.

Les Français basent l'apprentissage sur le concept de chien-machine et sur le conditionnement. L'animal apprend à aller d'un fanion à l'autre d'une manière automatique et il y a peu de liens avec le conducteur qui peut être aisément remplacé, puisque l'animal ne cherche pas son maître, mais un fanion. Cela donne un taux d'échec plus élevé qu'en Grande-Bretagne ; toutefois, ceux qui répondent bien à ce conditionnement peuvent être très performants, allant jusqu'à faire des allers-retours entre le front et l'arrière, ce que les chiens britanniques ne savent pas faire. Les Allemands utilisent un modèle mixte : chaque chien a deux maîtres et va

automatiquement vers l'un lorsqu'il est lâché par l'autre. Cependant, l'appui sur deux hommes oblige à faire ces allers-retours non pas du front à l'arrière, mais entre deux points de l'arrière pour ne pas trop risquer de perdre l'un des conducteurs. Ces trois cas prouvent la souplesse, la flexibilité, l'intelligence des chiens qui savent répondre à des demandes très différentes... et qui sont ainsi assez magnanimes pour laisser croire aux hommes de chaque camp que leur conception des chiens est la bonne ! (Méglin, 1920 ; Richardson, 1920).

Il en est de même avec les pigeons voyageurs, porteurs de messages. Côté britannique, on est persuadé que ces pigeons ne peuvent faire que de courts vols, par temps clair et en ligne directe entre les tranchées, où ils sont amenés, et leur pigeonier à l'arrière, car ils n'auraient que la vue pour se diriger. Les pigeons sont donc éduqués à faire ainsi et, comme on sait maintenant que ce vol n'est pas inné, mais acquis au bout d'un long apprentissage, ils ne savent pas faire autrement et persuadent les Britanniques que leur conception des pigeons est la bonne. Or, en France et en Allemagne, les pigeons sont entraînés à faire des trajets bien plus longs, voire à faire des allers-retours entre les tranchées et le pigeonier, ce qui incite ces animaux à apprendre à se servir de leur compas solaire pour prendre la bonne direction de retour, en confortant là aussi les demandes de leurs conducteurs (Baratay, 2013).

On le voit, les relations humano-animales et les attitudes humaines sont le fruit de l'incessante interactivité des hommes et des bêtes. Concluons donc en élargissant le propos. Cet exemple de la guerre appartient à l'une des trois histoires animales que je propose de développer, celle, la plus simple à bâtir, car les documents abondent, de l'enrôlement des animaux dans les grands phénomènes historiques pour voir comment ils les ont vécus dans leur chair et leur tête (Baratay, 2012a), qu'ils soient chevaux de mine, vaches laitières, taureaux de corrida, chiens intégrés dans les familles modernes, animaux enrôlés dans les guerres, etc., et comment ces vécus ont influé sur leurs relations avec les hommes et les comportements de ces derniers, insuffisamment analysés sans cela. La seconde histoire devrait aborder la question des individus, de leur personnalité et de leurs transformations au fil des générations par le biais de biographies animales, en priorité pour les

animaux célèbres qui ont suscité quantité de témoignages (Herzfeld, 2012). Enfin, une histoire éthologique (Baratay, 2012b) devrait travailler l'hypothèse nouvelle dans le monde scientifique d'une incessante adaptation des espèces, des groupes, des individus aux conditions écologiques et humaines, donc d'une fluctuation des comportements et des sociabilités, dans un croisement interdisciplinaire où chaque science peut apporter beaucoup à l'autre, pour développer une histoire du comportement animal, de ses modes de construction et de transmission, de ses strates temporelles, donc des cultures animales. Autrement dit, il s'agirait de montrer que les sociétés animales ne sont pas des sociétés sans histoire, comme on l'a prétendu longtemps à propos des populations « barbares », « sauvages », « primitives », car accorder ou refuser une histoire aux Autres n'est pas un geste innocent, mais politique. Le tout aurait aussi pour effet de donner une histoire plus liée, dynamique, interactive, complexe des rapports entre les hommes et les animaux.

Bibliographie

- ALLIOT, David. 2011. *D'un Céline l'autre*. Paris : Laffont.
- ARLUKE, Arnold et Clinton R. SANDERS. 1996. *Regarding Animals*. Philadelphie : Temple University Press.
- ARMENGAUD, Françoise. 2001. « L'anthropomorphisme : vraie question ou faux débat ? ». Dans *Les animaux d'élevage ont-ils droit au bien-être ?*, sous la dir. de Florence BURGAT et Roger DANTZER, p. 165–187. Paris : INRA Éditions.
- BAILLY, Jean-Christophe. 2007. *Le versant animal*. Paris : Bayard.
- BALDIN, Damien. 2007a. « Les animaux en guerre. Animaux soldats et bestiaire de guerre (1914–1918) ». Dans *La guerre des animaux, 1914–1918*, sous la dir. de Damien BALDIN, 17–31. Paris : Artlys / Péronne [Versailles] Historial de la Grande Guerre.
- BALDIN, Damien (dir.). 2007b. *La guerre des animaux, 1914–1918*. Préface de Stéphane AUDOIN-ROUZEAU. Paris : Artlys / Péronne [Versailles] Historial de la Grande Guerre.
- . 2014. *Histoire des animaux domestiques, XIX^e–XX^e siècle*. Paris : Seuil.
- BARATAY, Éric. 2003. *Et l'homme créa l'animal. Histoire d'une condition*. Paris : Odile Jacob.
- . 2011a. *Bêtes de somme : des animaux au service des hommes*. Paris : Seuil.
- . 2011b. « Le christianisme et l'animal : une histoire difficile ». *Ecozon@ : European Journal of Literature, Culture and Environment*, vol. 2, no 2, p. 120–138.
- . 2012a. *Le point de vue animal, une autre version de l'histoire*. Paris : Seuil.
- . 2012b. « Pour une histoire éthologique et une éthologie historique ». *Études rurales*, vol. 189, no 1, p. 91–106.
- . 2013. *Bêtes des tranchées : des vécus oubliés*. Paris : CNRS Éditions.
- BARATAY, Éric et Jean-Luc MAYAUD. 1997. « Un champ pour l'histoire : l'animal ». *Cahiers d'histoire*, vol. 42, no 3/4, p. 409–442.
- BARBUSSE, Henri. 1972 [1916]. *Le Feu*. Paris : J'ai lu.
- BEATA, Claude. 2004. *La psychologie du chien : stress, anxiété, agressivité...* Paris : Odile Jacob.
- BEAUFFORT, Geoffroy de. 1992. *Chiens à la guerre*. Roly : Orli.
- BOISSY, Raymond. 1994. *L'âne de gloire : cheminement vers l'autre voie sacrée de Verdun*. Paris : R. Boissy.
- BOISSY, Alain, PHAM-DELEGUE, Min-Hà et Claude BAUDOIN (dir.). 2009. *Éthologie appliquée. Comportements animaux et humains, questions de société*. Versailles : Quæ.

- BOUREAU, Vincent. 2003. « Troubles du comportement chez le cheval : reconnaître l'anxiété et les phobies ». *Bulletin des groupements techniques vétérinaires*, vol. 21, p. 61–66.
- BURGAT, Florence. 2012. *Une autre existence : la condition animale*. Paris : Albin Michel.
- BUTLER, Simon. 2011. *The War Horses : The Tragic Fate of a Million Horses Sacrificed in the First World War*. Londres : Halsgrove.
- CALLON, Michel. 1986. « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc ». *L'Année sociologique*, vol. 36, p. 169–208.
- CHRISTEN, Yves. 2009. *L'animal est-il une personne ?* Paris : Flammarion.
- DEAUVILLE, Max. 1917. *Jusqu'à l'Yser*. Paris : Calmann-Lévy.
- DERRIDA, Jacques. 2006. *L'animal que donc je suis*. Paris : Galilée.
- DESCOLA, Philippe. 2005. *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard.
- DESPRET, Vinciane. 2007. *Bêtes et hommes*. Paris : Gallimard.
- . 2010. *Penser comme un rat*. Versailles : Quæ.
- . 2012. *Que diraient les animaux... si on leur posait les bonnes questions ?* Paris : La Découverte.
- FABI, Lucio. 2012. *Il bravo soldato mulo. Storie di uomini e animali nella grande guerra*. Milano : Mursia.
- FABRE, Éric et Julien ALLEAU. 2009. « La disparition des loups ou essai d'écologie historique ». Dans *L'animal sauvage entre nuisance et patrimoine*, sous la dir. de Stéphane FRIOUX et Émilie PEPY, p. 25–34. Lyon : ENS Éditions.
- FONTENAY, Élisabeth de. 1998. *Le silence des bêtes : la philosophie à l'épreuve de l'animalité*. Paris : Fayard.
- FUDGE, Erica. 2002. « A Left-Handed Blow: Writing the History of Animals ». Dans *Representing Animals*, sous la dir. de Nigel ROTHFELS, p. 3–18. Bloomington : Indiana University Press.
- GALTREY, Sidney. 1918. *The Horse and the War*. Londres : Country Life Publications.
- GARDINER, Juliet. 2006. *The Animal's War*. Londres : Portrait.
- GENEVOIX, Maurice. 1950. *Ceux de 14*. Paris : Flammarion.
- GOODE, David. 2007. *Playing with My Dog Katie : An Ethno-Methodological Study of Dog-Human Interaction*. West-Lafayette : Purdue University Press.
- HARAWAY, Donna. 2003. *The Companion Species Manifesto*. Chicago : University of Chicago Press.
- . 2009. *Des singes, des cyborgs et des femmes*. Traduction d'Oristelle BONIS, préface de Marie-Hélène BOURCIER. Nîmes : Jacqueline Chambon [1991].

- Simians, Cyborgs and Women: The Reinvention of Nature*. New York : Routledge.]
- HEDIGER, Ryan (dir.). 2012. *Animals and War : Studies of Europe and North America*. Leiden : Brill.
- HERZFELD, Chris. 2012. *Wattana. Un orang-outang à Paris*. Payot : Paris.
- HÖNEL, Alexander et Katrin TSCHACHLER. 2006. *Das österreichische Militärveterinär-wesen 1850–1918*. Graz : Ares.
- INGOLD, Tim. 1988. *What Is an Animal ?* Londres : Unwin Hyman.
- JEANJOT-EMERY, Pol. 2002. « Les maladies, les accidents et les blessures du cheval de guerre ». Dans *Le cheval et la guerre*, sous la dir. de Daniel ROCHE, p. 297–313. Versailles : Académie d'Art Équestre.
- KOHLER Florent. 2012b. « Blondes d'Aquitaine : essai de zooanthropologie ». *Études rurales*, vol. 189, no 1, p. 155–174.
- KOHLER, Florent (dir.). 2012a. *Études rurales « Sociabilités animales »*, vol. 189, no 1.
- KÖPPEN, Edlef. 1930. *Heeresbericht*. Berlin : Horen.
- KREUTZER, Michel et Jacques VAUCLAIR (dir.). 2004. *L'éthologie cognitive*. Paris : Ophrys.
- PATTE, Jean Yves (dir. artistique). 2005. *La Grande Guerre. 1914–1918*. 3 DVD. Paris : Frémeaux.
- LALAND, Kevin et Bennet G. GALEF. 2009. *The Question of Animal Culture*. Cambridge : Harvard University Press.
- LARDEYRET, Albert. 1925. *Le cheval de troupe de cavalerie*. Forcalquier : Testanière.
- LEBLANC, Michel. 2010. *L'esprit du cheval. Introduction à l'éthologie cognitive du cheval*. Paris : Belin.
- LEBLANC, Michel et Marie-France BOUISSOU. 2003. *Cheval, qui es-tu ? L'éthologie du cheval*. Paris : Belin.
- LE COZ BUNEL, Émilie. 2006. « L'alimentation du cheval de concours complet d'équitation ». Thèse de doctorat, Toulouse, Université Toulouse III, Paul-Sabatier.
- LESCUREUX, Nicolas. 2006. « Towards the Necessity of a New Interactive Approach Integrating Ethnology, Ecology and Ethology in the Study of the Relationship between Kyrgyz Stockbreeders and Wolves ». *Social, Science, Information*, vol. 45, no 3, p. 463–478.
- LESTEL, Dominique. 2001. *Les origines animales de la culture*. Paris : Flammarion.
- . 2004. *L'animal singulier*. Paris : Seuil.

- LESTEL, Dominique, BRUNOIS, Florence et Florence GAUNET. 2006. « Etho-ethnology and Ethno-ethology ». *Social, Science, Information*, vol. 45, no 2, p. 155–177.
- MEGNIN, Paul. 1920. *Les chiens de France, soldats de la Grande Guerre*. Paris : Albin Michel.
- MONPERT, Charles. 1925. *La mission militaire française des remontes aux États-Unis pendant la guerre*. Toulouse : J. Bonnet.
- MORPURGO, Michael. 1982. *War Horse*. New York : Greenwillow Books.
- NOCELLA, Anthony J., SALTER, Colin et Judith BENTLEY (dir.). 2014. *Animals and War : Confronting the Military-Animal Industrial Complex*. Lanham : Lexington Books.
- OSMAN, Alfred H. et Williman C. OSMAN. 1976. *Pigeons in Two World Wars*. Colchester : The Racing Pigeons Publishing Co.
- PÖPPINGHEGE, Rainer (dir.). 2009. *Tiere im Krieg*. Paderborn : Schöningh.
- PORCHER, Jocelyne et Thérèse SCHMITT. 2010. « Les vaches collaborent-elles au travail ? Une question de sociologie ». *Revue du MAUSS*, vol. 35, no 1, p. 235–261.
- RASSON, Luc. 2008. « 14–18 : le point de vue de l'animal ». Dans *La Grande Guerre : un siècle de fictions romanesques*, sous la dir. de Pierre SCHOENTJES, p. 151–163. Genève : Droz.
- RICHARDSON, Edwin. 1920. *British War Dogs*. Londres : Skeffington.
- ROCHE, Daniel. 2008. *La culture équestre de l'Occident, XVI^e–XIX^e siècle. L'ombre du cheval*. Paris : Fayard.
- . 2011. *La gloire et la puissance, histoire de la culture équestre XVI^e–XIX^e siècle*. Paris : Fayard.
- SANDERS, Clinton. 1999. *Understanding Dogs : Living and Working with Canine Companions*. Philadelphia : Temple University Press.
- SCHOENTJES, Pierre (dir.). 2008. *La Grande Guerre : un siècle de fictions romanesques*. Genève : Droz.
- SCHOENTJES, Pierre. 2009. *Fictions de la Grande Guerre : variations littéraires sur 14–18*. Paris : Classique Garnier.
- SCHOENTJES, Pierre et Caroline de MULDER (dir.). 2009. *À la baïonnette ou au scalpel : comment l'horreur s'écrit*. Genève : Droz.
- SCHOENTJES, Pierre et Déborah LEVY-BERTHERAT (dir.). 2010. « J'ai tué » : *violence guerrière et fiction*. Genève : Droz.
- SERVAIS, Véronique. 2012. « Et pourtant ils coopèrent. Regards des sciences sociales sur la coopération animale ». *Terrain*, no 58, p. 108–129.
- TODERO, Roberto. 2011. *Cani e soldati nella prima guerra mondiale. Quattrozampe al servizio dell'umanità nell'esercito asburgico*. Udine : Gaspari.

- TOURAINÉ, Alain. 1984. *Le retour de l'acteur*. Paris : Fayard.
- VAN EMDEN, Richard. 2010. *Tommy's Ark : Soldiers and Their Animals in the Great War*. Londres : Bloomsbury.
- VEISSIER, Isabelle et Alain BOISSY. 2000. « Bien-être des animaux : projection anthropomorphique ou réalité biologique ? ». *Actes des 7^{es} Rencontres autour des recherches sur les ruminants, Paris, 6–7 décembre 2000*, sous la dir. de l'Institut national de la recherche Agronomique, INRA, p. 51–53. Paris, Institut de l'élevage.
- VICART, Marion. 2010. « Quand l'anthropologue observe et décrit des journées de chiens ». Dans *Penser le comportement animal*, sous la dir. de Florence BURGAT, p. 253–277. Paris : Maison des sciences de l'homme / Versailles : Quæ.
- . 2014. *Des chiens auprès des hommes. Quand l'anthropologue observe aussi l'animal*. Paris : Petra.
- WALKER, Brett. 2008. *The Lost Wolf in Japan*. Washington : University of Washington Press.
- WESE, Anne-Kathrin. 2009. « Die Tierseuche als militärisches Problem. Zur Bedeutung des Rotzes im Ersten Weltkrieg am Beispiel der 11. Bayerischen Infanterie-Division ». Dans *Tiere im Krieg*, sous la dir. de Rainer PÖPPINGHEGE, p. 119–133. Paderborn : Schöningh.

Abstract : For the last 30 years, social sciences, in general, and history, in particular, have elaborated a strictly human approach to the “animal”. They focused almost exclusively on humans, neglected the other facet of this relation, namely the animals, and transformed the latter into mere objects or pretexts of study. This study aims to show that we should focus more on animals so as to understand these fully-fledged stakeholders and the relations they have with humankind. After a presentation of the methodological aspects of this approach, we turn to World War I, a good example of the use of innumerable animals. Here, the usage of animals, their successes, their failures and their relations with the soldiers cannot be adequately understood without taking into account the animal point of view and without proposing a genuine *animal* story, thereby completing the *human* history of animals.

Keywords : animals, ethology, history, First World War, men-animals relations
